



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Courriel : info@amissfs.com / www.amissfs.com

Un scénario erroné

Extrait de l'Éditorial de

L'Osservatore Romano, 26-27 janvier 2009

«...Cette révocation qui a suscité tant d'alarmes... PENSER QUE
BENOIT XVI PUISSE BRADER LE CONCILE, MEME EN PARTIE...»

On a mis en scène un scénario erroné et ainsi la levée de l'excommunication aux évêques sacrés en 1988 est devenu un nouveau cas médiatique aux accents émotionnels...

Benoît XVI a prononcé des paroles importantes : «*Les anciens parmi nous n'ont certainement pas oublié*» la première annonce du Concile faite par Jean XXIII «*le 25 janvier 1959 il y a exactement cinquante ans*». Un acte que le pape Ratzinger définit aujourd'hui de «*décision providentielle*» suggérée par l'Esprit Saint. Ce n'est pas par hasard que notre journal l'a rappelé avec emphase justement le jour de la remise des excommunications... [Rien n'est un hasard à Rome, ndr].

C'est fort de la conviction que le Concile est un événement inspiré d'en haut qu'il faut lire l'acte de révocation de l'excommunication. LA RÉFORME DU CONCILE N'EST PAS TOUT À FAIT RÉALISÉE MAIS ELLE EST DÉSORMAIS TELLEMENT CONSOLIDÉE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE QU'ELLE NE PEUT PLUS ÊTRE MISE EN DANGER PAR UN GESTE MAGNANIME ET MISÉRICORDIEUX, QUI PLUS EST, INSPIRÉ PAR LE NOUVEAU GENRE D'ÉGLISE VOULU PAR LE CONCILE, qui préfère le remède de la miséricorde à celui de la condamnation.

CETTE RÉVOCATION QUI A SUSCITÉ TANT D'ALARME n'est pas la conclusion d'un événement douloureux, tel le schisme lefebvriste. Avec elle le pape déblaye le terrain de possibles prétextes et polémiques à n'en plus finir et entre dans le vif du problème : l'acceptation pleine du magistère y compris naturellement le Concile Vatican II...

PENSER QUE BENOIT XVI PUISSE BRADER LE CONCILE, MEME EN PARTIE, à qui que ce soit, c'est un exercice rhétorique, voire offensant. Comme paraît aussi rhétorique le fait de se demander si le Pape est vraiment convaincu du chemin œcuménique et du dialogue avec les juifs. Les engagements stratégiques de son pontificat sont sous les yeux de tous et ses actes individuels de pastorale et de magistère procèdent de manière limpide dans l'application de la stratégie annoncée au moment de son élection. Il poursuit ce programme collégialement avec l'épiscopat par des actes qui font autorité... Benoît XVI l'a répété de nombreuses fois... l'œcuménisme demande la conversion de tous – et aussi de l'Église catholique – au Christ... La révocation de l'excommunication, ce n'est pas encore la pleine communion... DE L'ACCEPTATION DU CONCILE DÉCOULE NÉCESSAIREMENT AUSSI UNE POSITION LIMPIDE SUR LE NÉGATIONNISME. La déclaration *Nostra Aetate*, acte qui fait le plus autorité dans le virage pris par l'Église catholique par rapport au judaïsme... Son enseignement ne peut être mis en discussion [c'est un nouveau dogme ?] par un catholique.

c.d.c.

Passeport biométrique

«Celui qui renonce à un peu de sa liberté pour obtenir un peu de sécurité ne mérite ni l'une ni l'autre, et perdra les deux.» (Benjamin Franklin)

Un tout petit oui au passeport biométrique ... La mobilisation se poursuit

... Dans un climat de dérive sécuritaire marqué par les attentats du 11 septembre 2001, d'une campagne officielle centrée sur la menace d'une restriction de la liberté de voyager et de difficultés dans nos rapports avec l'Europe, **la population s'est laissé convaincre par le Conseil fédéral**. Le comité référendaire, qui a coordonné la campagne en Suisse romande dès le début de l'année, regrette cette décision.

Tout n'est pas joué...

Malgré la défaite, le Comité romand estime que le débat sur les technologies de sécurité et de surveillance (biométrie, vidéosurveillance, nanotechnologies, prélèvements d'ADN, etc.) reste plus que jamais nécessaire, à mesure que les techniques se complexifient et amènent des risques nouveaux pour la sphère privée de nos concitoyens.

Benjamin Franklin, l'un des pères fondateurs des Etats-Unis au 18^e siècle, disait déjà : «Celui qui renonce à un peu de sa liberté pour obtenir un peu de sécurité ne mérite ni l'une ni l'autre, et perdra les deux.»

Extrait de *Impulsion*, Mensuel de l'UDF juillet 2009

Les demi-vérités

Extrait de la *Lettre des Dominicains d'Avrillé*, n° 50, juin 2009

L'œcuménisme et le dialogue interreligieux poussent à dire du bien des autres religions, sans mentionner

(Amman, en Jordanie, le 9 mai). Sans doute les musulmans prétendent honorer un «*Dieu unique*».

leurs erreurs, afin de se concilier leur bienveillance et de «travailler ensemble pour la paix et le bien de la société».

Cette politique de demi-vérités engendre bien des confusions. Donnons deux exemples récents.

Lors du dernier voyage du pape

en Terre Sainte, celui-ci a visité deux mosquées, en expliquant que ces édifices «*nous orientent vers le Divin, l'Unique transcendant, le Tout-Puissant.*»

«**Nous devons être prêts, si Dieu le voulait, à témoigner, par le don de notre vie jusqu'au sang, de la vraie foi, puisque aujourd'hui on ne pratiquement la Trinité.** On dit : la Trinité, c'est bon pour les chrétiens, les Juifs n'en ont pas besoin. Jésus-Christ, c'est bon pour les chrétiens, mais les musulmans n'en ont pas besoin. Qu'est-ce que cela ? **Nous devons être prêts à dire qu'il n'y a pas d'autre Rédempteur, qu'il n'y a pas d'autre Médiateur que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous n'avons pas d'autre Dieu que la Sainte Trinité, même si cela devait nous coûter la vie de le proclamer.** Voilà la force des martyrs. (...)

Rien n'a changé depuis l'année dernière, la persécution continue. Et donc l'essentiel de ce que le bon Dieu nous demande, c'est de continuer d'exister, tout simplement, de ne pas nous rendre, de **ne pas rendre les armes à l'ennemi** : de continuer d'exister. Ne croyez pas que les discussions que nous allons avoir avec Rome – si Dieu le permet – aient pour but de rendre les armes ou de faire la paix, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de convaincre d'erreur les «**Romains**» qui ne sont pas de vrais Romains. Il ne s'agit pas de faire la paix. **Il va falloir longtemps, longuement continuer à lutter, chers fidèles...**

S.E. Mgr Tissier de Mallerais, confirmations au *Couvent de la Haye aux Bonshommes*, le 5 juin 2009

Mais ils refusent explicitement la Trinité. Leurs édifices religieux n'orientent pas vers le vrai Dieu, unique et trine. Peu auparavant (le 12 mars), le pape avait affirmé à une délégation du grand rabbinat d'Israël : «*Le peuple juif, qui a été choisi comme le*

peuple élu, communique à toute la famille humaine la connaissance et la fidélité au Dieu unique et au vrai Dieu.»

Sans doute le peuple juif a-t-il été choisi pour communiquer, avant la venue du Messie, la connaissance du vrai Dieu. Mais depuis qu'il a refusé de reconnaître la divinité de Jésus-Christ, il est faux de dire qu'il est fidèle au vrai Dieu. (Voir à ce sujet l'éditorial du Sel de la terre 69).

Tant que les autorités romaines poursuivront dans cette voie de l'œcuménisme, il y a peu d'espoir de voir un véritable retour à la Tradition, même si l'on peut être

reconnaissant envers le pape Benoît XVI pour ses deux actes du 7 juillet 2007 (il a reconnu que la messe traditionnelle n'avait jamais été abrogée – sans toutefois reconnaître la nocivité de la nouvelle messe) et du 21 janvier 2009 (il a relevé de l'excommunication les quatre évêques consacrés par Mgr Lefebvre en 1988 – sans toutefois reconnaître que ces consécrations se justifiaient par l'état de nécessité dans lequel se trouvait l'Eglise).

Le combat continue

Avec le décret du 21 janvier 2009, le Pape Benoît XVI a retiré l'excommunication aux évêques de la FSSPX... **il ne reconnaît pas que l'excommunication a toujours été invalide** et donc il ne constitue pas une réhabilitation complète de Mgr Lefebvre et de son combat pour la foi que la Fraternité a continué...

Il nous est présenté comme un acte de bienveillance du Pape, qui demande maintenant l'acceptation intégrale du Concile et du magistère des papes qui s'en inspirent. (*Note de la Secrétaire d'Etat* du 4 février 2009).

La crise de l'Eglise n'est pas finie, comme le rappelle Mgr Fellay dans sa *Lettre aux Amis et Bienfaiteurs* du 24 janvier dernier.

Extraits de *Veritas* n° 67, mars – avril 2009, *Editorial*, Abbé Pierpaolo Petrucci

Petit lexique des erreurs conciliaires

par don Mauro Tranquillo, *Veritas* n° 67

Le Concile Vatican II, on le sait, dans l'intention de celui qui l'a convoqué, dirigé et clôturé, ne devait pas jouir de l'infaillibilité puisqu'il ne voulait définir aucune nouvelle doctrine. C'est certainement pour cela qu'il a "échoué" puisque nous trouvons dans ses textes de très nombreuses affirmations contraires à la doctrine catholique. Le Concile paraît donc comme un gâteau empoisonné, mais à ceux qui voudraient tout de même y goûter, nous devons être en mesure de leur procurer les éléments qui vont au-delà des apparences et dévoiler le poison là où il est comme le ferait une analyse chimique...

Lumen Gentium : on y dit *in primis* que tous les évêques, même ceux sans diocèse, reçoivent le pouvoir de gouverner (juridiction) dès qu'ils reçoivent le sacre épiscopal. Cette doctrine est totalement contraire à celle enseignée par Pie XII dans *Mystici Corporis* (et dans de nombreux autres textes magistérielles...) qui définissent que c'est le pape qui donne la juridiction aux évêques et qu'ils ne reçoivent, par le sacre épiscopal, que le pouvoir

de sanctifier, c'est-à-dire : confirmation, ordination des prêtres, etc...

Dignitatis humanae : elle affirme au paragraphe 2 qu'il y a un droit des individus et des groupes à professer librement et sans empêchement la religion qu'ils croient juste en conscience, et que ce droit, fondé sur la dignité humaine, doit être reconnu par l'Etat. Cette proposition est en opposition directe avec toute la doctrine catholique sur les rapports entre l'Etat et l'Eglise, qui seule a des droits et même une autorité sur l'Etat, elle s'oppose aussi, en particulier, à ce qui est défini dans *Quanta cura* de Pie IX et *Mirari vos* de Grégoire XVI...

Unitatis redintegratio : se fondant sur ce qu'affirme le n° 8 de *Lumen Gentium*, c'est-à-dire «l'Eglise du Christ subsiste dans l'Eglise catholique», mais qu'en dehors de cet unique sujet, l'Eglise existe quand même (nous suivons ici l'interprétation officielle volontairement contradictoire donnée par de nombreux documents successifs surtout sous Benoît XVI), ce texte pousse à considérer les autres "confessions chrétiennes"

(c'est-à-dire les hérésies et les schismes) comme de véritables voies de salut, et encourage l'activité œcuménique comme louable et nécessaire, alors qu'elle avait été durement condamnée par Pie XI (*Mortalium animos*).

Nostra Aetate : cette déclaration sur les religions non chrétiennes présente les fausses croyances comme positives, qui «*reflètent un rayon de cette vérité qui éclaire tous les hommes*». On nomme explicitement l'Hindouisme, le Bouddhisme, l'Islam (duquel on dit qu'il adore l'unique Dieu qui a parlé aux hommes) et le Judaïsme. A propos de ce dernier, même si on ne dit pas encore en termes très explicites (comme on le fera par la suite) que les juifs se sauvent par leur appartenance à la «première alliance» (et donc sans le Christ), on discolpe le peuple juif de la complicité morale du déicide et de l'actuel refus du Christ.

Ces propos sont évidemment scandaleux et insensés pour quiconque a encore un minimum de logique et de foi.

D'autres graves erreurs sont contenues dans les textes conciliaires et même, nous l'avons dit, de très nombreuses expressions ambiguës qui, au cours du temps, ont toujours été enterprétées de la pire manière et porté beaucoup de mauvais fruits. L'esprit qui émane de ces textes a même été au-delà de la lettre. Au cours des décennies successives, papes, évêques et théologiens se sont appliqués à rajouter, en pratique et en théorie, de nouvelles erreurs.

Nous avons seulement voulu rapporter ici les erreurs les plus clairement exprimées dans les textes mêmes du Concile, erreurs impossibles à accepter ou à interpréter sans contredire le magistère.

Esprit de Gauche / Esprit de Droite (II^{ème} partie)

ou : Les deux cités (Extraits de la brochure de Jacques Chevry)

(...En bref, l'esprit de gauche veut la mort de Dieu, l'esprit de droite accueille Dieu ou l'espère.)

Sur le plan politique, quelle sera l'attitude de cette même gauche ? Comme pour la religion, écoutons ses "inspirateurs" : à Jean-Jacques Rousseau qui déclare que "citoyen né dans la république, il avait apporté en naissant la haine des rois", Condorcet fait écho en disant : "...Il arrivera ce moment où les hommes ne reconnaîtront plus sur terre que des hommes libres; ce moment où les tyrans, les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire et les théâtres". Quant à Diderot, c'était une chose connue de tout Paris que cette exclamation qui lui échappait si souvent dans les convulsions de sa folie ou de sa rage : "Quand verrai-je donc le dernier des rois étranglé avec les boyaux des derniers des prêtres ?"

Nous voyons bien en ce qui concerne les disciples de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau que du serment d'écraser Jésus-Christ et du serment d'écraser tous les rois, ils ne firent plus qu'un. La franc-maçonnerie prit le relais : dans ses arrière-loges elle déclare que le "double principe d'égalité et de liberté s'explique sans équivoque et se réduit à ces mots : Guerre au Christ et à son culte, guerre aux Rois et à tous les Trônes". Philippe d'Orléans, le régicide, promu aux plus hauts grades de la franc-maçonnerie, au cours de la cérémonie où il

passa les diverses épreuves d'initiation (dans l'autre des Kadosch), dut poignarder l'effigie d'un Roi et prononcer le serment "haine au culte, haine aux Rois".

L'esprit qui souffle là est un esprit de haine; les prétendues injustices de la monarchie ne sont qu'un prétexte : Louis XVI commença son règne en abolissant pour son peuple l'usage de la torture; il abandonna également tous les droits féodaux de ses domaines; environné d'ennemis, il déclare : "s'il faut pour me sauver qu'une goutte de sang soit versée, je défends qu'on la verse"; sont-ce là les paroles d'un tyran ?

Cette haine des rois n'est que la conséquence de celle que l'esprit de la révolution, au nom de la liberté, voue à toute autorité, religieuse, civile, familiale ou militaire.

L'esprit de gauche, nourri de la pensée de Voltaire, de Rousseau, avec la révolution comme alliée et la franc-maçonnerie comme complice, remplace le pouvoir du Pape par la collégialité, installe le soviet à l'usine, ravit au Père son titre de chef de famille et piétine le pouvoir du Maître.

Dans le Pape, le Roi, le Maître, le Capitaine, ce n'est pas la personne qu'exècre l'esprit de gauche, c'est "le chef".

Rien d'étonnant à cela puisque si nous sondons le cœur de ces prétendus philosophes, nous y trouvons le dessein d'anéantir tout empire, tout ordre, toute distinction, toute propriété, tout lien social pour réaliser enfin le rêve utopique d'anarchie et d'absolue indépendance.

En 1968, le franc-maçon Mitterrand écrivait : "Les notions qui apparurent avec éclat furent celles qui sont communes à toute la jeunesse du monde, à savoir : Le refus de toute société autoritaire, sous le signe affirmé de la contestation; quelle organisation, en effet, plus que la loge maçonnique, a été de tous temps et demeure aujourd'hui le centre de la contestation ?"

Animé d'un tel esprit, la gauche "vomit" littéralement l'armée. Renan constatait déjà en 1860 : "La France du Moyen Age est une construction germanique avec matériaux gallo-romains; l'esprit militaire de la France venait de ce qu'elle avait de germanique; en chassant violemment les éléments germaniques et en les remplaçant par une conception philosophique égalitaire de la société la France a rejeté du même coup tout ce qu'il y avait en elle d'esprit militaire... Cette nation a été autrefois brillante et guerrière, mais elle l'a été par sélection, si j'ose dire; elle entretenait et produisait une noblesse admirable, pleine de bravoure et d'éclat; cette noblesse, une fois tombée, il est resté un fond indistinct de médiocrité, sans originalité ni hardiesse, une roture ne comprenant ni le privilège de l'esprit, ni celui de l'épée... Rien en effet de plus opposé aux notions de liberté et d'égalité que celles de discipline et de hiérarchie et surtout de noblesse au sens élevé du terme, sans lesquelles il n'y a pas de soldat digne de ce nom".

C'est toujours Renan qui remarque : "L'élection est une sorte de contradiction, la négation même du commandement, puisque dans les choses militaires, le commandement est absolu; or l'élu ne commande jamais absolument à son électeur... La démocratie est le plus fort dissolvant de l'organisation militaire; elle est la négation de la discipline."

L'esprit de gauche sera donc antimilitariste et ce, par haine des vertus mêmes du soldat.

Quant au patriotisme, écoutons Weisshaupt, fondateur en 1776 de l'ordre des illuminés de Bavière et initié la même année à la franc-maçonnerie : "A l'instant où les hommes se réunirent en nations, ils cessèrent de se reconnaître sous un nom commun... Le Nationalisme

ou L'Amour National prit la place de l'amour général; avec la division du globe et de ses contrées, la bienveillance se resserra dans les limites qu'elle ne devait plus franchir; alors ce fut une vertu de s'étendre aux dépens de ceux qui ne se trouvaient pas dans notre empire; alors il fut permis, pour obtenir le but, de mépriser les étrangers, de les tromper, de les offenser... Cette vertu fut appelée : patriotisme ; celui-là fut appelé Patriote qui, juste avec les siens, injuste avec les autres, s'aveuglait sur le mérite des étrangers et prenait pour des perfections les vices de sa patrie... Du patriotisme on vit naître le localisme, l'esprit de famille... Diminuez, retranchez cet amour de la Patrie, les hommes, de nouveau, apprennent à se connaître, à s'aimer comme des hommes..."

C'est l'abbé Barruel qui commente très finement ces propos : "... Il ne prétend aimer tous les hommes également que pour se dispenser d'en aimer un seul véritablement ; il déteste l'amour national et patriotique parce qu'il hait les lois des nations et celles de sa patrie. Il déteste jusqu'à l'amour de sa famille, et il y substitue l'amour universel, parce qu'il n'aime pas davantage et ses concitoyens et sa famille, qu'il n'aime le Chinois, le Tartare et le Hottentot, ou le barbare qu'il ne verra jamais... Il se dit citoyen de l'univers pour cesser d'être citoyen dans sa patrie, ami dans ses sociétés, père et enfant dans sa famille. Il nous dit aimer tout d'un pôle à l'autre, pour n'aimer rien autour de lui; voilà ce que c'est que nos cosmopolites".

Plus loin, le même Weisshaupt récidive... : "Il faut aussi pour échauffer les têtes, prêcher avec la plus grande chaleur l'intérêt général de l'humanité et inspirer l'indifférence pour toutes les unions ou sociétés plus étroites (Famille, Patrie)... Il faut que l'Epopée illuminée trouve des imbéciles se laissant persuader qu'aimer le genre humain, c'est dissoudre toutes les nations."

En 1869, Renan constate : "...Deux mouvements commencèrent alors (en 1848), qui devaient être la fin, non seulement de tout esprit guerrier, mais de tout patriotisme, je veux parler de l'éveil extraordinaire des appétits matériels chez les ouvriers et les paysans... Le socialisme est l'antipode de l'esprit militaire, c'est presque la négation de la patrie..."

Le désastre de 1939 et la décadence actuelle sont les effets de ce venin de gauche répandu dans les veines des Français.

La propriété n'échappe pas à l'hydre révolutionnaire; Jean-Jacques Rousseau disait déjà : "Quand la propriété a commencé, l'égalité et la liberté ont disparu... Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut vraiment le fondateur de la société civile... Que de crimes, que de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eut point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux et comblant les fossés, eut crié à ses semblables : gardez-vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne".

L'abbé Barruel répond très justement : "Qu'il aurait épargné de forfaits et de spoliations à la Révolution française, ce même sophiste si, renonçant à son désastreux paradoxe, il avait su donner au genre humain des leçons plus vraies et plus réfléchies et nous avait dit : **le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : ceci n'est à personne, je le cultiverai, de stérile, je le rendrai fertile, je ferai ce que la nature exige de moi pour en tirer ma subsistance, celle de mon épouse, celle de mes enfants, et ce terrain sera à moi. Le Dieu de la nature qui ne l'a encore donné à personne, l'offre et le donnera au premier cultivateur pour fruit de ses travaux; le premier qui, tenant ce discours, seconda le vœu de la nature et trouva des hommes assez sages pour l'imiter fut le bienfaiteur du genre humain**".

La Franc-maçonnerie, complice des sophistes, s'empare de l'idée de Weissaupt, toujours par sa

bouche, déclare : "Le premier blasphème contre l'égalité, la liberté, est sorti de la bouche de l'homme qui le premier a dit mon champ, ou ma maison, ma propriété".

Là aussi, nous pouvons faire nôtre le commentaire de l'abbé Barruel : "...Oui, il faudrait vouloir s'aveugler soi-même pour se cacher la haine et les conspirations de la secte contre toute existence, tout titre, toute prétention à la propriété ; elle n'en connaît point en effet de compatible avec ce qu'elle appelle "Liberté, Egalité", avec cette nature qui donne tout à tous également, et qui veut que cet or, cet argent, ce champ soient à moi comme à vous... Il ne s'agit pas seulement d'abolir la distinction de riches et de pauvres, il s'agit d'abolir toute propriété, celle du pauvre comme celle du riche ; le premier qui traça des sillons, demanda à la terre du pain, non des trésors, ce n'en fut pas moins lui qui, dans les principes de la secte, tua l'égalité et la liberté ; pauvre ou riche d'ailleurs, ce champ que vous avez défriché est à moi comme à vous ou n'est à personne, toujours suivant la secte, j'ai donc, malgré votre travail et malgré toute l'oisiveté de mes bras, le même droit que vous aux fruits de cette terre que je laissais inculte et que vous rendez fertile. Qu'il soit pauvre ou riche, l'égalité n'en disparaît pas moins dès qu'un homme peut dire que ce champ est à lui et je ne peux dire : ce champ est à moi; pauvre ou riche, vous n'êtes pas moins pour la secte l'assassin de la liberté et de l'égalité dès que vous prétendez à la propriété."

(à suivre)

Au cœur de Jésus par le cœur de Marie

«Le Seigneur a pris en main la cause de la veuve et de l'orphelin» (Ps.145, 9).

Le mois de Marie nous a préparés tout naturellement à célébrer le mois de juin consacré au Cœur de Jésus : toutes les prières adressées à la Très Sainte Vierge, nous ont disposés à recevoir les grâces dont le Cœur de Jésus est la source inépuisable.

Saint Bonaventure qui a dit des paroles si touchantes pour nous exhorter à l'amour de Marie, nous parle avec une éloquence plus persuasive encore de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus (serm. 3 de la Passion) : «Puisque nous sommes venus au Cœur très doux de Jésus, et qu'il fait bon y demeurer, ne nous en laissons pas éloigner... Vous-même avez dit, ô Seigneur, à ceux qui viennent à vous : "Réjouissez-vous, parce que vos noms sont inscrits au ciel". Oh! qu'il est bon et qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur. J'ai trouvé le Cœur de mon Roi, de mon Frère, de Jésus l'ami très bon. Ô Jésus, purifiez-moi de mes fautes, afin que purifié par vous je puisse m'approcher de vous, qui êtes la pureté même, et que je mérite d'habiter dans votre Cœur tous les jours de ma vie. Car votre côté a été percé pour nous donner une entrée, votre Cœur a été blessé pour que nous y puissions demeurer loin

des agitations extérieures. Mais il a été blessé encore afin que la blessure visible nous montre la blessure invisible de son amour. Qui n'aimerait ce Cœur blessé d'amour ? Qui n'aimerait ce Cœur si aimant ? Qui n'embrasserait ce Cœur si chaste ? Aimons ce Dieu blessé pour nous, supplions-le d'enchaîner notre cœur dur et impénitent par les liens de son amour et de le blesser du trait enflammé de sa charité.»

Allons donc à ce Cœur victime de son amour pour nous.

Cet amour divin qui a créé toutes choses, a eu pitié des égarements de l'homme et a brisé les liens du péché.

Mais parce que nos iniquités se sont accumulées et multipliées comme les grains de sable du désert, parce que le sang et les souffrances de l'homme n'ont de valeur qu'en union avec la passion de l'Homme-Dieu, tournons nos regards vers la victime du Calvaire pour lui redire avec l'Eglise : «Ô Jésus Rédempteur, ne chassez pas de votre Cœur la force de votre amour infini; laissez les peuples y puiser la grâce du pardon. N'a-t-il pas été blessé pour nous laver de nos souillures par l'eau et le sang qu'il a versés ?»

Marcel de Corte : *L'homme contre lui-même*

Chapitre VI

Ce vieux diable de Machiavel

Il est impossible de comprendre l'œuvre de Machiavel et sa portée si l'on ne comprend pas au préalable la conception de l'homme et du monde qui la commande.

Trop souvent la réflexion de Machiavel est ramenée à la seule étude des procédés, trucs, ficelles, cordes et même cordes au cou, qu'il préconise pour conquérir le pouvoir et s'y maintenir, le tout bien saupoudré d'une psychologie qu'on exalte ou qu'on blâme.

Cet aspect de l'œuvre de Machiavel n'est pas faux. Il est certain que Machiavel est le père de toutes les recettes machiavéliques. Mais il n'est pas moins certain que le machiavélisme n'épuise pas toute la pensée de Machiavel. Aucune œuvre de génie n'épuise le génie qui l'a créée. Platon est plus grand que le platonisme, car il porte en lui tout un monde dont son œuvre n'est qu'un fragment. Balzac est plus grand que la *Comédie humaine*. Le propre du génie est d'être intarissable. A l'inverse du bavard, il dit toujours la même chose sans lasser. Ainsi fait Machiavel. Au cœur même des mécanismes politiques dont le Florentin démonte patiemment les ressorts, il y a une certaine vision de l'être humain inséré dans le monde, qui en organise les relations et en coordonne les jointures. Les conseils que Machiavel distribue à l'amant du pouvoir ne prennent leur sens qu'à partir de l'intuition philosophique et anthropologique centrale qui les oriente stratégiquement. Pour les donner et pour être sûr qu'ils fussent bien accueillis, Machiavel devait savoir ce qu'était l'homme de son temps et quelle était la conception que celui-ci se faisait de lui-même et de sa place dans l'univers. Le Florentin n'était pas homme à prêcher à des sourds.

Si l'on ne dégage pas cette conception initiale, d'où jaillissent toujours les pensées de Machiavel comme d'une source souterraine, il ne reste plus de son œuvre qu'un amas informe de comportements, d'allures, d'attitudes et d'artifices sans lien et sans unité. La plupart des exégètes de Machiavel et des hommes d'action qui ont voulu conformer leur conduite aux instigations de l'auteur du *Prince*, sont tombés dans ce travers. Ils se sont construit un Machiavel de convention. Ils ont fait de lui une sorte de *virtuose* du machiavélisme. Ils se le sont représenté comme un pur technicien de la politique. Si Machiavel est un renard toujours à l'affût d'une proie, il est toutefois un renard pensant dont les ruses et les fourberies dépendent du type d'homme qu'il

observe en son temps et dont il porte en lui-même l'effigie. Il est bien trop intelligent pour ne pas dépasser de mille coupées le machiavélisme vulgaire auquel on réduit trop souvent sa pensée. Il connaît l'homme nouveau que la Renaissance a secrété. Il s'en est fait, dans ses arrière-pensées les plus closes, une idée juste, ferme et lucide. Son art de gouverner n'est pas livré au hasard, à l'improvisation, ni même à la seule connaissance des motivations psychologiques du cœur humain. Il connaît tout cela, et à fond, mais il connaît surtout la nature humaine, telle que la Renaissance la conçoit.

Mais pour saisir la conception de l'homme, que Machiavel suppose sans cesse dans ses implacables analyses, et qui n'apparaît ouvertement nulle part dans son œuvre, il faut l'opposer à celle que s'en faisait le Moyen Âge.

Le Moyen Âge est dominé par la conception aristotélicienne de l'homme, que le génie de saint Thomas a intégrée dans le christianisme. De l'homme médiéval, on peut dire en gros qu'il est tout d'une pièce, sans cassure ni fêlure entre les composantes de son être, à la manière d'un paysan dont la simplicité ignore les conflits psychologiques propres aux citadins que les prestiges de la civilisation urbaine sollicitent en sens divers et qui poussent si souvent jusqu'à l'extrême leur vision cérébrale du monde. Son attitude devant le réel est synthétique et non analytique. Il s'appréhende soi-même comme un tout, exactement à la manière des êtres et des choses de la nature qu'il observe et auxquels sa vie est mêlée. Un arbre n'est pas pour lui des racines, plus un tronc, plus des branches; les parties reçoivent la vie d'un principe unique. Un animal n'est pas une addition d'organes et de membres juxtaposés comme les rouages d'une machine, mais un être vivant qui tire sa vie d'une entité mystérieuse qui sinue, indistincte, en toutes ses parties et que les plus savants appellent l'âme. L'univers lui apparaît comme un vaste réseau de correspondances qui concordent entre elles d'une façon organique. Sa conception de l'homme et du monde est essentiellement *vitaliste*.

Il n'est donc pas étonnant que l'homme du Moyen Âge, formé par le contact avec la nature, ait adopté dans son comportement, d'une manière consciente chez les sages, d'une manière inconsciente chez les ignorants, la doctrine aristotélicienne. Celle-ci d'adapte comme un gant à son être. Pour

Aristote en effet, l'âme n'est pas séparée du corps, l'esprit n'est pas coupé de sa chair. Ce sont deux entités incomplètes qui n'existent que l'une par l'autre. L'âme pénètre le corps jusqu'à sa moindre fibre et le corps imprègne l'âme dans les moindres recoins. L'aristotélisme chrétien a orchestré cette conception *unitaire* de l'homme. Pour lui, le spirituel est charnel, pour reprendre la formule de Péguy, homme du Moyen Âge égaré dans le XIXe siècle. La grâce est distincte sans doute de la nature, mais, loin de l'abolir, elle l'accomplit, en s'incarnant en elle (*perficit*, dit saint Thomas; on pourrait traduire : elle la porte à son point suprême de perfection et de maturité, tout en restant, comme principe de cette transformation, supérieure à la nature). Elle n'est nullement une couche de peinture ou un contre-plaqué déposé sur l'homme, mais, intimement mêlée à sa vie, comme la nourriture au sang, elle est le principe de toutes ses actions surnaturelles et l'origine de ses vertus théologiques. L'aristotélisme chrétien est gouverné par la loi de l'*incarnation* radicale de la grâce et de l'âme dans le corps avec quoi elles font *un*.

Il n'y a donc pas, pour l'homme médiéval, d'un côté, l'âme et, de l'autre, le corps, comme un pilote dans un navire, mais un seul être tout d'une pièce. Il n'y a pas d'une part, le surnaturel, et de l'autre, le naturel, mais un être humain complet, l'homme baptisé, complètement naturel et complètement surnaturel dans la mesure où il réalise en lui les exigences de la nature et de la grâce.

L'être humain est donc pour l'homme médiéval un individu au sens le plus fort du mot, c'est-à-dire un être *indivisé*. La mort seule vient rompre cette unité fondamentale. Mais la mort n'est elle-même, dans la perspective chrétienne, que la porte ouverte vers la résurrection, où l'âme et le corps se rejoignent, où se reconstitue l'unité concrète de l'être humain. Les scènes de la résurrection qui figurent aux portiques des cathédrales romanes ou gothiques du Moyen Âge ne sont pas seulement la traduction imagée du Jugement dernier, mais aussi le symbole de la reconstitution de l'être humain intégral, doué d'une âme, pourvu de chair et d'os, promu à une éternité de joie ou à une éternité de souffrance selon la vie qu'il a menée sur la terre, et qui surgit de nouveau, à jamais fixé en son destin. Le dogme de la résurrection des corps est étroitement lié à la conception *unitaire* de l'homme, qui est passée de l'aristotélisme au christianisme.

Le macrocosme universel n'est que l'agrandissement gigantesque du microcosme humain. Lui aussi est soumis à la règle d'or de l'unité des parties qui le composent. Tout phénomène terrestre a son correspondant céleste et réciproquement. Le dogme du Corps mystique qu'est l'Église sous son triple aspect militant, souffrant, triomphant, souligne derechef l'étroite solidarité qui existe entre la conception hiérarchisée et unitaire du *cosmos* aristotélicien et la théologie chrétienne.

L'homme se trouve donc en accord fondamental avec l'univers où il s'insère de par le destin de la naissance. Sans doute, le péché originel a distendu cette relation. Il ne l'a pas rompue complètement. L'homme a été exclu du bénéfice de la grâce, mais la nature en lui, quoique blessée, n'a pas été corrompue au point de n'être plus nature. Le Christ est du reste venu restaurer l'unité de la Création et l'offrir à nouveau, sublimée par son sacrifice rédempteur, au Père créateur de toutes choses, visibles et invisibles. Le chrétien qui imite ainsi le Christ est un homme qui, surnaturellement élevé par la grâce, s'offre lui-même et l'univers entier dont il est membre, à la paternité divine.

La perspective aristotélicienne et chrétienne où se place le Moyen Âge est donc résolument à la fois *vitaliste, consonantiste et optimiste*. La fourmillante vie de la nature vient de Dieu et retourne vers Dieu par le Christ, *per ipsum et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti omnis honor et gloria*. Cette grandiose vision théologique d'un monde dont la multiplicité se rassemble dans l'unité, n'aurait pas été possible sans le vaste travail de systématisation entrepris par Aristote, qui porta jusqu'à son point ultime de perfection l'idée grecque d'un univers ordonné comme un chœur : le cosmos suspendu par l'amour à un Bien suprême qui est Dieu. L'esprit médiéval s'attachera donc à faire apparaître, comme l'esprit grec, la convergence de tous les êtres, de tous les biens vers le Bien, de tous les intérêts matériels, intellectuels et spirituels vers l'harmonie totale. La chrétienté du Moyen Âge est en ce sens l'héritière directe du *cosmos* grec et sa transposition au niveau supérieur du surnaturel.

Cet univers est d'autant plus ordonné que tous ses membres dépendent d'un Dieu Créateur jusqu'en leur ultime racine. Chacun y a sa place prédestinée. Chacun y est ce qu'il est de par la volonté divine. Personne ne peut ajouter une coudée à sa taille. Personne ne peut devenir autre que ce qu'il est. Personne ne peut s'évader hors de son être propre. Se dépasser, aller au-delà du pouvoir que Dieu assigne à chacune de ses créatures est le péché par excellence : l'orgueil, qui fait choir celui qui en est la proie, dans le désordre, hors de la création divine, et le fait tomber entre les mains du Démon. Là encore la conception chrétienne du péché comme rupture de la loi divine rencontre la conception grecque de la mesure, de l'*hybris*, selon laquelle tout homme qui exagère le pouvoir dont il dispose et qui outrepassé ses limites, est immédiatement châtié de sa témérité par l'éclatement de sa propre puissance. Vouloir être plus que ce qu'on est exclut l'homme de l'univers et de l'ordre. Tout abus de pouvoir est immédiatement sanctionné. Quiconque franchit les bornes de la condition humaine pour s'ériger en surhomme et en Dieu se retranche lui-même de l'harmonie universelle.

Cette conception a été battue en brèche à la Renaissance. Si difficile qu'il soit de serrer en quelques mots ce prodigieux mouvement que fut la Renaissance, le moins qu'on en puisse dire est que les influences aristotéliennes et chrétiennes, qui s'exercèrent avec tant de force au Moyen Âge, s'y atténuent et finissent même par disparaître en certains cas. Sans doute, l'école de Padoue reste-t-elle fidèle à Aristote, mais l'aristotélisme qu'elle diffuse n'a plus rien de commun avec l'aristotélisme grec et thomiste. C'est un aristotélisme si fortement teinté d'*averroïsme* qu'on a peine à le reconnaître. Dans tous les esprits, Platon, ou plutôt sa transposition *néo-platonicienne*, prend la place d'Aristote, et l'aristotélisme padouan n'est guère qu'un néo-platonisme camouflé, exactement comme l'averroïsme dont il a subi la greffe. Il n'y a plus, à partir de la Renaissance, un seul philosophe péripatéticien d'envergure.

De même, la structure solidement paysanne de la foi chrétienne s'altère et se laisse envahir par des éléments qui disjoignent en elle les fermes relations qu'elle avait nouées entre la surnature et la nature. Alors que la nature, au sens médiéval du terme, est l'ensemble des êtres créés rassemblés dans la Création et soumis concrètement au Créateur, la nature, au sens nouveau du mot, devient abstraite et dégénère en naturalisme, c'est-à-dire en une doctrine qui soustrait l'univers et la conduite humaine aux impératifs de la loi divine transcendante qui les gouverne.

Privée de son substrat naturel, la foi chrétienne se transforme à son tour : elle dépouille son caractère charnel et s'immanentise; elle est beaucoup plus pensée que vécue; elle se mue en un pur *fidéisme*. Certes, l'homme de la Renaissance reste un croyant, mais sa croyance se coupe de toutes les spéculations qu'il élabore concernant l'univers, se renferme en elle-même et brise tous les rapports que le Moyen Âge avait noués fermement entre la philosophie, domaine de la preuve, et la théologie, domaine de la Révélation. Comme l'écrivait Le Pogge au sujet de son ami Laurent Valla, ce dernier «blâme la physique d'Aristote, détruit la religion, professe des idées hérétiques, méprise la Bible. Et n'a-t-il pas professé que la religion chrétienne ne repose pas sur des preuves, mais sur la croyance, qui serait supérieure à toute preuve !» On le voit par cette citation typique : *La Renaissance rompt avec Aristote et avec la théologie chrétienne traditionnelle*.

Les deux cassures sont parallèles et se retrouvent, à des degrés divers, dans tous les esprits de l'époque. L'homme de la Renaissance ne considère pas le monde comme un *cosmos* créé et racheté par Dieu. Il se place désormais en dehors de ce monde qu'il n'aborde plus que sous sa dimension purement mondaine.

Ne soyons pas ici dupes des métaphores qu'on emploie très souvent lorsqu'on parle de la Renaissance. Les historiens

et les philosophes nous affirment que la Renaissance a substitué l'anthropocentrisme au théocentrisme médiéval. L'image du centre est assez fautive. En fait, celle du cercle convient beaucoup mieux : pour l'homme médiéval, le cycle du réel va de Dieu comme principe à Dieu comme fin en passant par les êtres finis, naturels et surnaturels. Cet accord circulaire est maintenant brisé. L'homme se trouve à l'*extérieur* du cycle de la réalité. Il n'est plus un être-dans-le-monde, mais un être-hors-du-monde, situé en face d'un monde dépouillé de la profondeur surnaturelle que lui avait communiquée le christianisme. Le monde de la Renaissance est un monde *dénaturalisé et désacralisé*. Il n'y a plus en ce monde de principe vital comme l'estimait Aristote. Il n'y a plus en ce monde le ferment de la grâce comme le croyait saint Paul. Le monde est maintenant un monde nu, désenchanté. On ne cherchera plus dans le monde les traces de l'intelligence divine qui l'a créé ni les cheminements de l'amour divin qui l'a racheté. Le monde ne peut plus être qu'un objet de conquête pur l'homme qui se situe en face de lui comme le maître en face de l'esclave ou comme l'artiste en face de la matière qu'il modèle.

Un tel changement de conception aura pour conséquence immédiate de substituer aux philosophes et au théologiens, aux contemplatifs du Moyen Âge, les hommes pratiques, les artistes, les artisans, les guerriers, les conquérants, bref les techniciens. Et comme il faut, pour s'emparer du monde et lui imprimer une forme, en connaître la résistance et la malléabilité, il faudra du même coup en déceler les lignes de force, exactement comme si le monde était une machine à construire. Le monde n'est plus désormais un *organisme* comme le pensait Aristote, mais un *mécanisme* d'où toute idée de cause est exclue, où il n'y a plus que des phénomènes qui se succèdent et dont les antécédents et les conséquents révèlent leur invariabilité à l'observation. Ainsi que le souligne Émile Bréhier, la conception nouvelle du monde «est une conception qu'on réalise plutôt qu'on ne la pense». L'homme de la Renaissance, dont Machiavel analyse le comportement, est le premier homme faustien : *im Anfang war die Tat* (le fait) ! On peut même dire qu'il est le premier homme de type marxiste, s'il est vrai qu'il ne s'agit plus, selon le prophète du communisme, de connaître le monde, mais de le changer.

Avec une acuité prodigieuse, Machiavel a distingué cet aspect nouveau de l'homme qui surgissait sous ses yeux sur la scène de l'histoire. Machiavel tourne résolument le dos aux philosophes de la Renaissance qui restent prisonniers de l'ancien schéma de l'univers, tels Nicolas de Cuse et Campanella. C'est la nouvelle vision de la nature qu'il adopte. Il ne veut pas verser le vin nouveau dont il voit la fermentation, dans les vieilles outres du passé. C'est la voie des

grands capitaines, des grands chefs politiques, des grands artistes, qu'il adopte.

Pour lui, comme pour ses contemporains qui pressentent l'avènement de l'homme nouveau, il n'y a plus d'univers consonant, articulé en toutes ses parties par le Dieu Créateur et Sauveur. Il n'y a plus que, d'un côté, les hommes et, de l'autre, un monde que les hommes peuvent impunément violer, s'ils sont intelligents et astucieux. Sous le mot *liberté*, Machiavel n'entendra plus, comme les gens du Moyen Âge, la possibilité de faire le bien ou le mal mais, comme il l'expose en termes subtils dans les *Discorsi*, le pouvoir de dominer un monde dorénavant plastique et malléable à souhait, puisque ce monde n'est plus qu'un monde banal et profane, où la raison ne découvre plus rien que matière perceptible par les sens. En dehors de ce monde matériel, il n'y a rien qu'un surnaturel lointain, flottant comme un ballon sans amarres, sans communication l'un avec l'autre.

Ce n'est pas que Machiavel soit un athée au sens moderne du mot. Il reste attaché à la foi traditionnelle, mais celle-ci n'a plus la possibilité de s'incarner dans le monde nouveau qu'il découvre. Il rédigera aussi bien une exhortation à la pénitence ou un discours moral – c'est le titre d'une de ses proses – qu'un règlement pour une société de plaisir – c'en est un autre. Il mourra dans le giron de l'Église. Son fils Pietro Machiavel écrit à Francesco Nello, avocat florentin à Pise, le 22 juin 1524, ces lignes sèches : «Il s'est laissé confesser par frère Matteo, qui lui a tenu compagnie jusqu'à sa mort». C'est tout. Machiavel meurt, fidèle à une institution. Rien de plus. Il n'est pas un mécréant, un négateur, un ennemi du christianisme. Il ne mime pas la foi, comme le pense Abel Lefranc de Rabelais. Il vit en deux mondes différents, séparés par des cloisons étanches. La connaissance humaine du monde n'est plus pour lui intégrée à la foi chrétienne et la foi chrétienne ne s'appuie plus vitaleusement sur la connaissance humaine du monde. Il pratique, comme les averroïstes de son temps, la doctrine de la *double vérité* : la vérité religieuse et la vérité profane, indépendantes l'une de l'autre. Son attitude est fidéiste : *credo quia absurdum* et non pas *credo ut intelligam*. La raison et l'expérience ne le conduisent plus au seuil du mystère surnaturel. Celui-ci ne prolonge plus les recherches de la raison et de l'expérience. Ce sont deux modes de connaissance compartimentés. Le vrai monde céleste est celui de la foi irrationnelle, sentimentale, affective, englobée dans les institutions et les rites de l'Église; Machiavel les adopte tous deux, sans plus découvrir leur lien, comme la plupart de ses contemporains. Les deux mondes sont dissonants, et Machiavel s'en accommode, exactement comme le font ailleurs un Montaigne, un Hobbes, et tant d'autres.

Mais il ne suffit pas de le constater, comme la plupart des historiens, ou de déclarer cette attitude ambivalente intenable

et purement hypocrite, comme Abel Lefranc. Il faut la comprendre. Et on ne la comprendra que si l'on replonge Machiavel dans l'atmosphère spécifiquement *néo-platonicienne* où baignent tous les esprits de la Renaissance sous l'influence de Proclus. Pour les néo-platoniciens, comme pour Platon, il y a deux mondes qui coexistent sans s'interpénétrer : le monde intelligible, harmonieux, et le monde matériel, désaccordé. Mais alors que Platon parlait en poète du monde sensible, comme d'une dégradation du monde des idées ou comme d'une ombre, les néo-platoniciens considèrent le monde matériel comme un assemblage de parties tout extérieures les unes aux autres et comme privées de tout principe d'organisation. La matière est pour eux complètement indéterminée. Elle est le mal, et si elle n'est point le mal comme l'estime Proclus, elle est absence de toute consonance, de tout accord et de toute harmonie.

L'homme est donc établi dans un univers radicalement marqué du sceau de la *dualité* : ici-bas, un monde dissonant, là-bas un monde consonant. Par son corps, il appartient au premier, par son esprit au second. Devant ce monde dualiste, il n'est que deux attitudes possibles, et ce sont précisément celles qu'adoptent les hommes de la Renaissance selon la pente de leurs tempéraments respectifs : ou bien fuir le monde d'ici-bas autant que possible et s'évader dans le monde de la spéculation cérébrale, et c'est l'attitude de nombreux philosophes, de Marsile Ficin à Nicolas de Cuse et à Campanella, ou bien récuser le monde d'en haut ou à tout le moins l'enclorre dans une solitude silencieuse et s'adapter au monde d'en bas avec l'intention ferme de s'y tailler une place au milieu de ses divergences.

La plupart des esprits oscillent du reste de l'un à l'autre. Léonard de Vinci se lance à la fois dans l'ésotérisme et dans la technique. Certains philosophes reconstruisent en pensée un monde idéal, mais sont aussi médecins, astrologues et occultistes. Les humanistes édifient une religion de la beauté et sont des philosophes exacts. Machiavel s'élançait, quant à lui, avec avidité vers le monde d'en bas, quitte à se réserver dans le monde d'en haut une sortie de secours, avec l'extrême prudence qui le caractérise et le sens du calcul qui fait le fond même de son caractère.

Tout le génie de Machiavel est d'avoir compris la signification de ce passage d'un monde unifié à un monde disjoint et d'en avoir tiré les conséquences.

Machiavel saisit admirablement la cause de cette immense transformation. Son œil exercé l'appréhende d'un seul coup : si le monde dissone, *c'est parce que l'homme lui-même se fêle* et que les composantes de sa nature, naguère encore organiquement rassemblées par un aristotélisme et un christianisme diffus et passé dans les mœurs, se séparent les

unes des autres. Ce n'est pas seulement en effet la foi qui s'isole en l'homme de la Renaissance et qui, sous l'aspect d'un fidéisme désincarné, divorce de la nature humaine, elle-même dégradée en naturalisme, c'est l'homme concret, l'homme quotidien, l'homme de la rue pour ainsi dire. L'homme d'un seul tenant, que le Moyen Âge a connu, fait place à un homme dont les extrémités spirituelles et vitales se séparent. L'ange qui siège en l'homme sous l'aspect de l'esprit, contemple désormais *du dehors* la bête qui habite en l'homme sous l'aspect des passions et des instincts. Une triple fissure scinde l'homme de haut en bas. Il n'y a plus de communication organique entre le croyant, l'être raisonnable, l'être animal. L'homme de la Renaissance, pour Machiavel qui l'observe avec la sagacité de l'entomologiste, est en proie aux tensions et oppositions des éléments disjoints de son être. Naguère encore, cet homme surmontait les contradictions de sa nature en les sublimant dans un art de vivre inspiré de l'aristotélisme et du christianisme. L'invasion du néo-platonisme a submergé cette possibilité.

C'est Pic de la Mirandole qui a le mieux traduit cette attitude dans son fameux *Discours sur la dignité de l'homme*. Le Créateur dit à Adam : «Je t'ai placé au milieu du monde afin que tu puisses plus facilement promener tes regards autour de toi et voir ce qu'il renferme. En faisant de toi un être qui n'est ni céleste ni terrestre, j'ai voulu te donner le pouvoir de te former toi-même ; tu peux descendre jusqu'au niveau de la bête et tu peux t'élever jusqu'à devenir un être divin».

Toutes les philosophies de l'époque répugnent à la conception *unitaire* de l'homme. La raison en l'homme est autonome et n'a aucune accointance avec le corps qui n'est que matière vile. Elle est divine ou participe au divin. Elle s'introduit dans les arcanes des réalités supérieures auxquelles sa nature l'apparente. Il n'est guère de penseur, d'artiste ou même d'homme d'action, qui ne soit, à cette époque, friand d'hermétisme ou de sciences curieuses, proches de la cabbale et de la magie. Il suit de là que les passions du corps n'étant plus réglées par l'esprit présent dans la chair, se donnent libre cours. L'adage fameux de Pascal le souligne : «*qui veut faire l'ange fait la bête*». On trouverait difficilement dans l'histoire une autre période où la culture de l'esprit dans toutes les directions, normales ou aberrantes, ait coïncidé avec le pire dévergondage des mœurs. La Cour pontificale donne l'exemple.

Machiavel s'adapte à son époque. Il fait sienne cette conception de l'*homo duplex*. «Celui-là est heureux, écrit-il, – c'est-à-dire parvient à la perfection de son être – qui sait bien se gouverner selon la qualité et la condition du temps.» Mais son trait de génie est d'*en avoir inversé les termes* et d'avoir vu que toutes ces poussières d'ésotérisme, que tant

de ses contemporains respiraient avec délices dans les manuscrits de l'antiquité décadente, ne valaient pas un regard. Pour lui aussi, l'homme est *double* : il y a la raison, il y a l'animal en l'homme, mais c'est l'animal en lui qui le met en contact avec le réel. Le propre de la raison n'est pas de s'échapper dans le royaume des chimères en laissant les passions et les instincts de l'animal s'épancher au hasard, mais au contraire de les suivre pour leur permettre d'atteindre leur but, comme le pilote gouverne le navire vers le port, et leur conférer le maximum de puissance, par les techniques savantes qu'elle invente à cette fin.

Nous sommes ici au centre même de la pensée de Machiavel.

C'en est fini pour Machiavel de ce type d'intelligence aristotélien et chrétien qui découvre le but ultime de la vie humaine : le Souverain Bien qui est Dieu, et qui assigne à la volonté de s'en rapprocher le plus possible, en harmonisant de proche en proche le monde matériel et le monde spirituel. C'en est fini pour lui de la raison, au sens antique et médiéval, qui dévoile à l'homme sa nature d'animal raisonnable aux fonctions organiquement hiérarchisées et qui éclaire le vouloir chargé d'en réaliser l'architecture ordonnée. La raison se trouve en présence de l'animal qui déploie ses désirs, ses ardeurs, ses amours et ses haines, et qui n'aspire qu'à les satisfaire. Mais comment combler un être qui n'a plus de fin propre et que travaille une aspiration sans limite ? Privé de son bien surnaturel, l'homme n'est plus, si animalisé qu'il soit, qu'appétit béant. L'animal sent ses bornes : repu, il s'arrête. Sa faim rassasiée, sa soif étanchée, ses autres désirs saturés, il se repose.

Mais l'homme garde en lui en creux, si bas qu'il soit tombé, les traits de sa nature. Il désirera encore réaliser sa nature et parvenir au Souverain Bien. (Pic de la Mirandole l'a, de nouveau, bien vu. Dans son *Discours*, Dieu s'adresse à l'homme : «en venant au monde, les animaux ont reçu tout ce qu'il leur faut... Mais toi, tu peux grandir et te développer comme tu le veux»). Comme cette voie lui est coupée, il ira dans le sens de son animalité avec un seul mot d'ordre : *toujours plus*. Machiavel a vu cela sans émotion : l'homme qu'il observe n'a d'autre issue que *la puissance*. La définition du pouvoir est *toujours plus*. Le pouvoir est comme un gaz, écrivait Simone Weil, paraphrasant Thucydide : il se dilate indéfiniment jusqu'à ce qu'il rencontre un obstacle extérieur. Aussi, tout le problème, *le seul problème* que se pose Machiavel est celui-ci : *comment l'homme qui n'est que pouvoir peut-il étendre ce pouvoir sans le perdre ?* La réponse qu'il en donne perpétuellement est la suivante : en élaborant *une technique rationnelle* de la puissance qui l'empêche de se dissiper.

Machiavel voit donc l'homme double agir exactement comme l'ingénieur. La raison de l'ingénieur se trouve devant des forces matérielles. Il s'agit de les conquérir d'abord, de les utiliser ensuite, de manière à ce que ces forces restent toujours captées et ne lui échappent pas. C'est le problème même de Machiavel. L'ingénieur est un machiavélien qui s'ignore. Machiavel est un ingénieur de l'homme qui n'en porte pas le nom.

Pour y parvenir, Machiavel poussera, jusqu'à l'extrême limite de l'investigation, l'analyse du pouvoir.

Il le décapera en premier lieu de ses impuretés. Le pouvoir n'est pas autre chose pour lui que le pouvoir à l'état pur. La puissance n'a d'autre fin que la puissance. On n'est pas puissant selon lui pour jouir du confort, des femmes, des plaisirs, etc. On est puissant pour déployer sa puissance. Aussi Machiavel recherchera-t-il dans l'histoire tous les exemples du pouvoir. Il sondera Tite-Live à fond. La Rome antique, archétype du pouvoir, lui fournit d'innombrables matériaux qui lui permettent de définir comment le pouvoir se prend, se garde ou se perd.

Comme l'ingénieur qui applique de l'extérieur son intelligence aux forces matérielles, il ne verra ensuite dans le pouvoir que la pure arête quantitative qui en livre l'exacte mesure. On est frappé, en lisant les conseils de Machiavel, de la place qu'y occupent «le plus et le moins». Il s'agit toujours pour lui d'aller jusqu'à un certain point déterminé par le calcul. Il faut parfois assassiner, mais pas trop, sauf exception et si «la grandeur du crime en couvre l'infamie». Toutes les conduites humaines doivent être jaugées, comptées, pesées, supputées, dénombrées, comme des choses. L'homme est une chose. Et le Prince est pour soi-même chose que sa raison technicienne calcule, s'il veut rester Prince. Napoléon est dans la droite ligne tracée par Machiavel lorsqu'il écrit : «pour moi, il n'y a pas de personnes, il n'y a que des choses, leur poids et leurs conséquences», et qu'il précise «je suis le plus esclave des hommes, car mon maître est la nécessité, et ce maître n'a pas d'entrailles». En d'autres termes, l'homme-animal est pour l'homme-raison *ne mécanique*.

Machiavel l'a dit dans la fameuse lettre de San Casciano : «J'ajuste ma loupe d'horloger, je prends d'un doigt délicat mes petites aiguilles fines, je démonte et remonte sans cesse les petites roues dentées, j'examine les pivots minuscules, le sonde les reins nerveux de tous les ressorts de l'âme humaine et je la fais fonctionner sous mes yeux, *comme elle fonctionne chez tous les hommes*». Sans doute ne niera-t-il pas la présence possible des hasards et des coups du sort dans les événements, mais il s'agit pour le Prince, s'il veut, encore un coup, rester Prince, de le prévoir et d'y parer d'avance en dressant des mécanismes préalables qui pallieront les défaillances de mécanismes en place. Pour la première fois

dans l'histoire de l'humanité, les conduites humaines sont considérées comme un système de réflexes mécaniques qui permettent presque toujours d'infaillibles prévisions.

Et enfin, la raison de l'homme s'appliquant à des objets et à des situations purement mécaniques, est elle-même un mécanisme. Il n'y a d'autre forme de l'intelligence, pour Machiavel, que calculatrice. Avant Descartes qui disait que sa *physique n'était que géométrie*, Machiavel aurait pu prétendre que sa politique n'est que mathématique, avec ses signes fondamentaux : *plus, moins, égal*. Du reste, pour n'appréhender dans l'homme et dans le monde que leurs aspects quantitatifs, il faut de toute évidence que la raison qui les saisit soit elle-même complètement mathématisée et mécanisée. On pourrait à peu près dire, sans verser dans la caricature, que Machiavel voit dans *l'homo duplex* le mécanisme de la raison agissant sur le mécanisme des passions et des instincts, leur juxtaposition agissant elle-même sur la machine du monde.

De cette manière, et de cette seule manière, il est possible de garder le pouvoir conquis. Tous les risques de le perdre figurent dans l'équation de la puissance en même temps que tous les stratagèmes qui servent à le conserver. Chacun est pesé. Chacun est à sa place, pourvu de son signe positif ou négatif. Il n'y a plus qu'à effectuer l'opération. La solution sera exempte d'erreur. Machiavel ne se lasse pas de le répéter. Du reste, ajoute-t-il, avec son ardente froideur habituelle, «on ne doit au peuple que des résultats».

Machiavel n'est donc pas, mais absolument pas, le technocrate pur de la politique qu'on se plaît trop souvent à imaginer. Ses procédés s'enracinent dans une conception dissonantiste et dualiste bien déterminée de l'homme et du monde. Quiconque lit attentivement Machiavel ne peut pas ne pas s'en apercevoir. Lorsqu'on écrit que l'intérêt ou la puissance n'ont pas besoin de fondement ou de justification pour Machiavel, qu'ils vont de soi, qu'ils sont des faits que le Florentin constate simplement, on méconnaît l'intelligence de l'auteur du *Prince*. Machiavel a devant lui un type d'homme nouveau, avide du seul pouvoir sur les hommes et sur les choses, et dont la structure est présumée à toutes les techniques qu'il préconise. Il a opéré vis-à-vis de ce type néo-platonicien de l'homme le même renversement que Marx effectuera plus tard dans la dialectique de Hegel, avec la même intention : dominer les autres hommes et le monde.

Il est clair qu'une pensée aussi résolument mathématisée ignore les notions de bien et de mal. Dans les mathématiques, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a même pas de vérité ni d'erreur au sens propre du terme, il n'y a qu'exactitude ou inexactitude. C'est en quoi Machiavel est le penseur contemporain par excellence dans un monde livré aux techniques. Sans doute, sa pensée fait-elle toujours scandale et c'est en souvenir de Nicolas Machiavel que les Anglais appellent le diable : *old Nick*.